

LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE

(Conférence donnée à l'Institut catholique de Toulouse, le 15 février 1900, par le R. P. H. GUILLERMIN, des Frères Prêcheurs, doyen de la faculté de théologie.)

(Suite.)

La pauvreté religieuse ainsi comprise—et on ne saurait la concevoir autrement—ne mérite donc pas le reproche qu'on lui a fait d'avilir la dignité humaine, de tronquer l'individu et d'amoindrir son activité. Elle est tout au contraire—au dire de saint Thomas et de Bossuet, qui s'y entendaient bien un peu,—elle est la plus haute affirmation de cette dignité, la marque authentique de la vraie grandeur ; elle est l'acte suprême de la libéralité et de la magnificence, ces deux vertus des grandes âmes et des grands seigneurs ; elle est le signe de l'abondance de l'âme, qui ne méprise les biens de la terre que parce qu'elle est déjà en possession de biens supérieurs ; elle est l'exercice d'une royauté d'autant plus auguste qu'elle n'emprunte aucun éclat et n'accepte aucun assujettissement à rien de périssable.

L'antiquité elle-même avait eu le pressentiment de cette noblesse de la pauvreté volontaire et l'on vit des philosophes comme Bias, Gratès, Diogène, Zénon et d'autres, l'embrasser pour vaquer plus librement à l'étude de la sagesse.

Mais cette doctrine, il faut bien l'avouer, n'est guère en harmonie avec les idées de nos contemporains. En notre siècle, plus qu'en aucun autre peut être, l'argent est considéré par un grand nombre comme le but suprême de la vie auquel tout doit être sacrifié : le bien public et l'indépendance même de la patrie, l'honneur et même cette ambition des honneurs qui reste dans les âmes décadentes comme un dernier vestige de grandeur. Aussi je ne serais point surpris que notre génération n'éprouvât plus pour les Ordres mendiants l'enthousiasme du XIII^e siècle. Mais ce que je parviens difficilement à comprendre, c'est que des hommes se disant dévoués au pays et briguant l'honneur de le gouverner